

## La Bible : ni un cadastre ni une légende !

Parmi les critiques qui pleuvent sur l'Etat Israël, certaines visent son rapport à Dieu et à la Bible, en allant bien au-delà de la remise en question des liens entre la synagogue et l'Etat. Israël est-il la théocratie parfois dénoncée jusqu'à l'absurde au mépris de sa réalité pluraliste et démocratique ? Que cache l'emploi de ce terme, dont la connotation actuelle nous entraîne du côté de régimes dictatoriaux et intégristes, où liberté et droits de l'homme sont sacrifiés sur l'autel du fanatisme ou des intérêts du pouvoir ? Une haine de Dieu ? Une haine d'Israël ? Ou une haine du lien si singulier qui unit ces deux noms, et dont l'histoire ne peut se laisser enclorre dans un seul passé mythique ?

La plupart des pays, des peuples, ont leurs récits fondateurs, leurs mythes, entre réalité et légende, racontés de générations en générations jusqu'à ce que le travail des historiens mette au jour ce qu'il faut appeler avec prudence « la vérité historique ». Le récit fondateur d'Israël n'échappe pas à la règle. Tout ce qui, dans la Bible, se rattache à la formation du peuple, à la désignation de la terre, à l'histoire de la conquête, de la monarchie, puis de l'exil à Babylone, et enfin du retour, a subi l'examen des historiens, des archéologues, des exégètes. Depuis plus d'un siècle, des travaux en tout genre se sont multipliés, en général très complexes à interpréter – sauf à vouloir les utiliser pour confirmer ou infirmer un parti-pris idéologique. C'est ainsi que le livre d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée*, qui se veut une synthèse des recherches archéologiques entreprises autour des événements rapportés par la Bible, a souvent été instrumentalisé pour invalider l'argument du droit historique du peuple juif à établir un Etat sur la terre d'Israël–Il en va de même pour les résultats de l'exégèse historico-critique. Ses hypothèses sur l'histoire des textes et de leur rédaction tardive est parfois utilisée pour jeter le doute sur l'histoire racontée par les textes. Que raconte la Bible? Laissons un moment de côté l'Histoire et relisons ensemble l'histoire. Celle-ci commence dans le livre de la Genèse au chapitre 12 avec Abraham partant de Chaldée pour aller s'installer en Canaan, puis ses descendants qui, à la deuxième génération, se trouvent réfugiés en Egypte à cause de la famine. C'est là qu'ils demeurent jusqu'à ce que leur sort émeuve Dieu et qu'il suscite, dans le livre de l'Exode, un Moïse pour les faire sortir d'Egypte. Les enfants d'Israël restent dans le désert pendant quarante ans, y reçoivent la torah, puis s'apprêtent à pénétrer la terre de Canaan. Ces épisodes sont relatés dans les livres des Nombres et du Lévitique. Et le Deutéronome se présente comme le testament de Moïse, où il reprend tout le récit de l'Exode et l'ensemble des lois en développant leur sens théologique. Moïse meurt sur le Mont Nébo, à la frontière de Canaan, et c'est son successeur Josué qui conduit le peuple vers la terre promise. Les Livres de Josué et des Juges racontent, chacun à sa manière, l'installation des tribus, au moyen de combats, de conquêtes, mais

parfois également d'accords et de compromis avec les Cananéens et les autres peuples qui vivent sur place. A partir du livre de Samuel est instaurée une monarchie, d'abord avec Saül, puis David qui réussit à unifier les tribus et leurs territoires, et enfin avec Salomon dont le règne marque l'apogée du pays, avec notamment la construction du temple de Jérusalem. L'unité ne survit pas à sa mort vers 931 avant JC, et les deux royaumes d'Israël au Nord avec Samarie pour capitale et de Juda au sud autour de Jérusalem se séparent. Les livres des rois racontent une lente décadence sous la pression des puissants voisins : l'Egypte, l'Assyrie qui s'empare de Samarie en 722 av JC, puis les Babyloniens qui, en 587 av JC, prennent Juda, entrent à Jérusalem, détruisent le temple et déportent à Babylone l'élite de la population. Grâce à la nouvelle puissance perse et à l'Edit de Cyrus, il y aura néanmoins un retour des exilés à Jérusalem, et le temple sera reconstruit en 516 av JC. Puis Alexandre le Grand fera de la Judée une province de son empire, jusqu'à ce que la pression de ses héritiers provoque la révolte religieuse et politique des Maccabées, qui aboutit à

l'indépendance d'un Etat juif jusqu'à l'occupation romaine à partir de 63 avant JC. Au siècle suivant, en l'an 70, Jérusalem et le temple sont détruits en répression de la grande révolte de 66.

Ce-récit chronologique qui nous fait traverser toute la Bible, depuis environ 1800 av JC jusqu'à notre ère, a longtemps été lu au pied de la lettre, comme histoire sainte, et un Calvin voyait encore en Moïse l'auteur du Pentateuque. Le travail d'analyse des textes et de leur rédaction a bouleversé cette approche simple en montrant que l'écriture des textes bibliques était très éloignée des événements racontés, et que l'origine des traditions orales restait très obscure. L'exil à Babylone apparaît comme un moment fondamental, celui où les prophètes, les scribes et les prêtres ont repris des récits antérieurs, qui existaient sous une forme orale, pour les ordonnancer au sein d'un grand récit fondateur. Israël prend conscience de sa propre histoire et c'est là que le judaïsme trouve vraiment sa source. Ce temps d'exil, de défaite et de crise devient propice, certes à la remémoration d'un passé béni et glorieux, mais surtout à une conscience critique de ce passé. C'est le prophétisme qui se charge d'exprimer cette critique, son rôle n'étant pas de deviner l'avenir, mais d'essayer de le prévenir en analysant lucidement le passé et le présent. Par leur interprétation, les prophètes bibliques construisent une véritable théologie de l'histoire à partir de ce lien nommé alliance entre Dieu et son peuple. Cette alliance a été scellée par la promesse, faite à Abraham, d'une terre et d'une descendance nombreuse, mais elle est assortie d'un ensemble de règles religieuses, sociales, éthiques que le peuple doit respecter. Les échecs politiques ou guerriers d'Israël sont donc lus par les prophètes comme le résultat des manquements du peuple vis-à-vis de son Dieu et de ses commandements. Et toute l'histoire s'écrit désormais en quatre temps : le mal est commis, Dieu punit son peuple et le livre aux ennemis, le peuple appelle son Dieu au secours, Dieu soutient et libère son peuple. C'est à travers cette lecture éthico-religieuse de l'histoire que se construit le monothéisme biblique. Car l'alternative est simple : soit Israël a son dieu national au même titre que les pays voisins ont leurs dieux, et la guerre des peuples signifie une guerre des dieux où il est parfois gagnant, parfois perdant ; soit le Dieu d'Israël est le Dieu Un, c'est-à-dire non seulement pour son peuple mais pour tous les peuples, et il intervient également dans leur histoire. Le passage d'une conception nationaliste à une conception universaliste est en gestation tout au long de la Bible, même si cette dernière est déjà annoncée par les récits de la création du monde, l'alliance avec Noé et la présentation d'Abraham comme bénédiction pour toutes les familles de la terre, tous ces récits mis en forme au temps de l'Exil à Babylone. Et la littérature prophétique formule pour l'avenir une espérance qui concerne à la fois Israël et l'ensemble des nations :

« Ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples. Déclaration de l'Eternel Dieu, qui rassemble les exilés d'Israël : j'en rassemblerai d'autres, avec les siens déjà rassemblés. »  
Esaïe 56,8

Si l'on veut tenir compte des apports de l'exégèse historico-critique, la lecture de la Bible s'en trouve compliquée. Or les enjeux de cette lecture sont importants pour le regard qu'on porte sur Israël. Il importe également de savoir que le judaïsme, à travers la littérature midrachique et le Talmud, n'est pas dépendant d'une seule lecture littérale du texte, mais a développé d'innombrables interprétations. Hélas, la culture biblique est peu répandue dans notre pays, ou alors de manière très superficielle.

Si bien que, pour un large public, il semble n'y avoir d'alternative qu'entre une lecture fondamentaliste et une approche soit-disant éclairée, qui ne donne au mythe que son sens restreint de légende".

Du côté de la lecture fondamentaliste, on peut rencontrer deux attitudes vis-à-vis d'Israël. L'une prend l'histoire biblique au pied de la lettre pour s'en offusquer, car le Dieu de la sortie d'Egypte et de la conquête de Canaan est présenté comme un Dieu violent et cruel. Cette lecture

littérale, qui ne cherche pas à replacer ces récits dans leur contexte, aboutit au rejet d'un tel Dieu pour lui opposer, dans certains milieux chrétiens, le Dieu d'amour de Jésus-Christ. Cette logique marcionite, du nom d'un théologien du 2<sup>ème</sup> siècle qui rejetait l'Ancien Testament comme fondement de la foi chrétienne, est une tentation permanente dans le christianisme. En présentant un Dieu bon, miséricordieux, universaliste elle stigmatise un Dieu dont la justice peut aller jusqu'à la colère, et dont l'élection d'un peuple au milieu des nations semble injuste, dépassée, ou incompréhensible. Ce parti-pris théologique est un terreau de choix pour l'antisionisme chrétien, mais il agit au-delà en justifiant également un athéisme antisioniste. Dans l'accusation de théocratie qu'on fait parfois peser sur l'Etat d'Israël, on peut voir la projection de ce Dieu-là, méchant et injuste.

Mais ce qui vient alimenter cette accusation, c'est une autre lecture fondamentaliste. En adhérant totalement à l'histoire biblique et en la prenant comme article de foi, cette seconde approche semble vouloir abolir la séparation entre le religieux et le politique. Certains courants sionistes religieux en Israël ont ainsi justifié la colonisation de la Judée-Samarie en se fondant sur la géographie biblique. Un autre exemple frappant est le sionisme chrétien tel qu'il s'exprime actuellement, et qui peut réellement jeter le trouble dans les esprits. Issu des milieux évangéliques fondamentalistes américains, il rejette fortement la critique biblique et s'attache à lire la création de l'Etat d'Israël comme la réalisation des prophéties bibliques. Selon cette vision, le retour du peuple juif sur sa terre fait partie des plans de Dieu, qui ne seront vraiment réalisés que par le rétablissement du Grand Israël dans ses frontières bibliques, ce qui s'oppose évidemment à toute perspective d'un Etat palestinien. Alors les temps derniers arriveront, le Christ reviendra et sera enfin reconnu comme Messie par les Juifs.

Cette théocratisation de l'histoire, qu'on trouve chez les chrétiens sionistes ou les juifs messianiques, dits encore juifs pour Jésus, est finalement très ambiguë dans son rapport à Israël. Elle va bien au-delà des perspectives du sionisme historique, qui se voulait laïc, et qui a sans cesse dû adapter ses projets à la réalité et au contexte ; mais en même temps elle anticipe la fin de l'histoire et en détient le sens en imposant sa lecture des textes bibliques. Et si cette lecture est littérale en ce qui concerne la terre et le peuple d'Israël, elle devient allégorique en ce qui concerne l'accomplissement final des temps, puisque le Christ s'impose comme la clef de voûte de l'histoire.

La Bible n'est pas un cadastre, et Dieu n'est ni un géomètre ni le guide suprême de nos histoires humaines. Mais le rejet d'un fondamentalisme politico-religieux ne doit pas conduire à l'ignorance des signifiants bibliques et de leur interprétation. Car cette ignorance entraîne une autre forme de crédulité. Ses victimes deviennent les proies faciles de n'importe quel discours idéologique sur Israël, soit du côté de l'exaltation sans nuance, plus souvent du côté du dénigrement systématique.

Or la question à creuser concernant Israël n'est pas celle de la légitimité originelle, qu'elle soit archéologique ou théologique.

L'histoire nous oblige à prendre en compte l'obscurité et la complexité des origines, comme il en va pour tout peuple et tout pays. Et pour les temps présents devraient suffire la légalité donnée en 1948 et le caractère démocratique de l'Etat, qui permet la liberté d'expression des citoyens et le pluralisme politique. Pourtant la question théologique ne se laisse pas écarter aussi facilement, et s'y arrêter peut aider à échapper au fantasme théocratique. Car cette question ne conduit pas vers des dogmes figés, mais vers l'histoire, au sens de lecture de l'histoire, ce qui implique réflexion, interprétation, prospection. Dire cela à propos d'Israël, comme terre, comme peuple, et aujourd'hui comme pays, ce n'est pas se lancer dans un travail d'érudition sur un passé perdu dans la nuit des temps et ressurgi aujourd'hui, mais c'est s'interroger sur le lien permanent et singulier qui unit les deux noms de Dieu et d'Israël et qu'on nomme l'Alliance. Cette interrogation n'est pas seulement religieuse, mais également philosophique si l'on traduit ce terme d'alliance par *trait-d'union* entre

les dimensions symbolique et éthique de l'humain. Alors un tel questionnement ne vise pas la restauration d'un pseudo âge d'or, mais une actualisation qui pourrait être pertinente bien au-delà de l'être singulier d'Israël, puisqu'elle pourrait concerner par analogie tous les peuples dans leur relation au nom de Dieu et dans la lecture symbolique et éthique de leur propre histoire. Dans le passé, les esclaves noirs d'Amérique n'ont-ils pas lu leur destin, n'ont-ils pas esquissé leur espérance de libération en actualisant l'histoire des Hébreux en Egypte ? Cette espérance, tellement chantée, ne traduisait finalement que l'interrogation fondamentale, le questionnement des questionnements : : « Qu'est-ce que l'homme pour que Dieu s'en soucie ? » (Psaume 8) ? Dieu nous-a-t-il abandonnés ? (Psaume 22) « Je lève les yeux vers les montagnes, y a-t-il quelqu'un pour me secourir ? » (Psaume 121)

L'histoire racontée par la Bible puis celle vécue par le peuple juif ne proposent pas un modèle théocratique, mais un mode de questionnement théologique sur l'histoire, le politique, l'éthique. Car si le nom de Dieu est contenu dans celui d'Israël, ce n'est pas à titre de possédant ou de possédé, mais de résistant. Avant d'être le nom d'une terre, Israël est le nom d'un événement : le combat nocturne opposant Dieu au patriarche Jacob au chapitre 32 de la Genèse. Ce dernier, en chemin pour affronter Esaü, son frère ennemi qu'il n'a pas vu depuis plus de 14 ans, est assailli, de nuit, au gué du Yabboq, par une puissance mystérieuse, qu'il parvient à vaincre, et dont il obtient à la fois une bénédiction, un nouveau nom : *Israël, celui qui a lutté avec Dieu*, et une blessure-souvenir à la hanche. Cette scène originelle est remarquable en ce qu'elle barre le chemin de l'idolâtrie. Le rapport fusionnel de l'humain au divin ne peut être que de lutte ou de mort. Il faut entre les deux la Parole d'alliance qui sépare, qui nomme, et qui fait vivre. Et ce qui vaut pour l'homme Jacob-Israël doit valoir pour la terre, pour la communauté, et pour toute l'humanité.

Le nom Israël ne conduit pas à un certificat d'authenticité concernant l'élection d'un peuple et le don d'une terre, il ne conduit pas à l'arbitraire insupportable d'un Dieu nationaliste, ni à une théocratie. La Bible, ses lectures, et toute l'histoire du peuple juif, nous font vivre une lutte, non seulement celle qui oppose Dieu et Jacob-Israël, mais aussi celle qui oppose à tout projet d'idolâtrie le doute théologique radical provoqué par l'histoire. Nul ne peut enclorre quelque volonté de Dieu que ce soit, ni même finalement savoir s'il est vraiment intervenu et dans quel sens... Mais l'invocation de son nom sur cette terre, depuis Abraham, ne peut résonner en dehors de l'appel à une vie juste pour Israël et pour les nations.

Pasteur Florence Taubmann, présidente de l'AJCF, Amitié Judéo-Chrétienne de France